

Notes de lectures de Georges Leroy

Décembre/1 - 2008



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Les temps sont accomplis



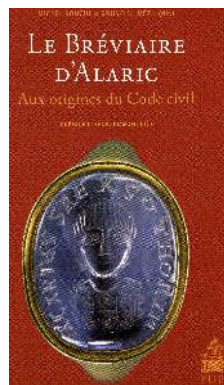
Aidan Nichols

Tempora, 272 p., 19 €

« Les temps sont accomplis: le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » (Mc 1, 15). Partant de ce constat, le père Aidan Nichols présente une vue d'ensemble de l'Ancien Testament tout en soulignant son accomplissement dans le Nouveau Testament. On ne peut comprendre correctement et en profondeur le message du Nouveau Testament sans être familiarisé avec l'Ancien. En effet, l'ignorance de l'Ancien Testament rend impossible la perception globale du projet de Dieu sur la création. L'auteur donne toutes les clés pour lire ou comprendre les grands théologiens, les saints et les commentateurs des écritures de l'ère chrétienne. Il introduit le lecteur au plus profond du texte mystérieux de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le dominicain anglais a appuyé son travail sur les études réalisées par des exégètes (catholiques, évangéliques et

anglicans). Il a puisé le meilleur des écrits des Pères et Docteurs de l'Église, pour faire ressortir la beauté de la relation entre les deux testaments. Dans cet ouvrage soigné, l'auteur éclaire la promesse de Dieu dans l'histoire de la Rédemption d'une façon accessible et instructive pour tous. Ce livre doit être lu par tous ceux qui veulent enrichir leur compréhension de l'Écriture Sainte et des premiers Pères de l'Église. Un livre à lire le soir avant la prière, familiale ou conjugale.

Le bréviaire d'Alaric



B. Dumézil et M. Ruche

PU Paris Sorbonne, 370 p., 24 €

En 431, l'Empereur Théodose, avait fait rédiger le code qui porte son nom. C'était un recueil de lois choisies parmi celles que les Empereurs légitimes avaient faites. Il ne sera publié en Gaule que vers 449, où il est devenu très célèbre. Alaric II chercha à se l'approprier, après l'avoir fait réviser, en forme d'abrégé, par Anien son

chancelier. En effet, en devenant maîtres de l'Aquitaine les Wisigoths ont laissé subsister globalement, le même état civil et politique qu'ils y avaient trouvé. Les Aquitains étaient fort attachés aux lois romaines.

En 506, donc, le roi Wisigoth Alaric II promulgua à Aire-sur-Adour un recueil de lois s'inspirant du droit romain. Lorsque Pépin le Bref soumit l'Aquitaine, il précisa dans un capitulaire que chacun vivrait selon sa propre loi: un « Salien » selon la loi franque, un « Romain » (c'est-à-dire un Aquitain) selon le Bréviaire. Ainsi le code Théodosien après avoir été corrigé ou perfectionné sous Charlemagne, continua de subsister dans l'Aquitaine et dans les autres provinces du midi de la France, jusqu'à Charles-le-Chauve, sous le règne duquel on lui substitua le Code de l'Empereur Justinien.

Ce Bréviaire demeura la compilation la plus répandue en Gaule jusqu'à la fin du XI^{ème} siècle, c'est-à-dire durant 600 ans. Ce texte apporte à la civilisation européenne l'héritage fondamental de Rome: la notion d'État, la distinction entre droit public et droit privé, les statuts sociaux, la régulation des transactions commerciales, les rapports avec l'Église, bref, tout ce qui constitue un monde où la violence barbare est jugulée par le droit normatif. Ainsi s'explique que cet ensemble de lois ait été accepté par le royaume des Francs, puis par l'Europe carolingienne, et enfin par les juristes modernes. C'est de ce Bréviaire

re que nous tenons le célèbre principe: «Nul n'est censé ignorer la loi».

La traversée du Mozambique par temps calme



★★★★☆

Patrice Pluyette

Le Seuil, 318 p., 19 €

Autant vous le dire tout de suite: à aucun moment il ne sera question du Mozambique dans ce roman, sauf à considérer le Mozambique comme un archétype de l'imaginaire du voyageur. En fait de voyage, c'est à une traversée farfelue et fantaisiste de l'Atlantique que nous convie l'auteur. Nous embarquons donc sur la Catherine, affrétée par Belalcazar, archéologue en retraite, pour une expédition à la recherche du trésor de Païtiti, cité inca quelque part dans la jungle péruvienne. Deux fois déjà Belalcazar a échoué dans cette quête qui est devenue sa raison de vivre. Il est d'ailleurs assisté d'un équipage à toute épreuve: Fontaine, la taciturne cantinière, Negook et Hug-Gluq, les deux frères indiens, chasseurs d'ours et dotés de multiples talents. Sans parler de l'énigmatique Malebosse. Mais rien ne va se passer comme prévu et très vite le lecteur va comprendre qu'il ne faut voir dans cette aventure ni logique ni réalisme.

Les phrases de Patrice Pluyette sont traîtresses. La seule règle semble être de faire chanter la langue et d'entraîner le lecteur dans le dernier endroit où il s'attendrait à aller, ne reculant devant aucun anachronisme ni ellipse temporelle. On ne s'étonnera donc

pas que les voyageurs au lieu d'accoster en Amérique du Sud ne se retrouvent sur la banquise du grand nord. L'auteur passe ainsi son temps à détourner à plaisir les règles du roman en général, faisant apparaître et disparaître des personnages au gré de son bon vouloir sans que personne ne s'étonne. Et quand les personnages se retrouvent dans une situation apparemment sans issue, l'auteur s'en sort par une pirouette qui sous la plume d'un autre aurait fait hurler. On ne peut qu'admirer l'inventivité de la plume. Mais là n'est pas l'essentiel. L'auteur, qui ne dédaigne pas les ressorts de l'humour noir, joue sur les codes du roman d'aventures pour atteindre au conte philosophique.

Le titre, d'une belle puissance évocatrice, est juste un point de départ, une invitation au voyage qu'il ne faut surtout pas manquer. L'histoire pourrait ainsi se passer au XIXe siècle, comme celles de Melville, de Verne, de Conrad ou de Stevenson. Mais elle a lieu aujourd'hui, et l'auteur s'emploie à la raconter de façon éminemment moderne. C'est peu dire que le lecteur est à la fête, les péripéties sont savoureuses, l'humour ravageur, l'invention constante et la fantaisie de plus en plus débridée. Avec ce livre c'est la lecture elle-même qui devient une aventure.

Derrière la façade



★★★★☆

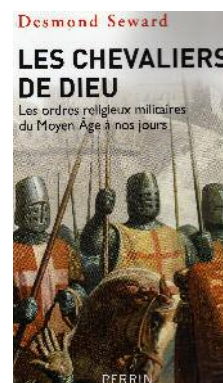
William Newton

Perrin, 268 p., 19 €

Bien sûr. Evidemment. Versailles symbolise le faste et la puissance royale. Mais derrière l'or, les miroirs et le

marbre, s'enchevêtrait un labyrinthe de 226 appartements où un bon millier de personnes devait trouver un lit, se nourrir, se laver et se chauffer. C'est cet univers où la promiscuité le dispute à la crasse et aux odeurs nauséabondes qu'explore l'auteur, spécialiste de la Cour de France. Il décrit la course aux logements, les aménagements de fortune pour les cuisines et les rares salles d'eau, la lutte quotidienne contre l'humidité, l'enfumage et les dangers d'incendie... Son livre fourmille d'anecdotes sur les embarras de ce gigantesque caravansérail, les plaintes ou les requêtes des courtisans, les travaux exécutés en urgence et l'inépuisable course au financement du tonneau des Danaïdes qu'était le château. Il en ressort une étonnante et vivante chronique de la vie quotidienne à Versailles, tenant plus du parcours d'obstacles que d'un séjour de rêve dans le palais du plus grand souverain d'Europe.

Les chevaliers de Dieu



★★★★☆

Desmond Seward

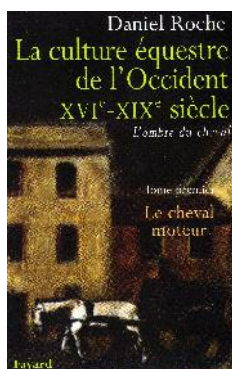
Perrin, 380 p., 22 €

Templiers, chevaliers de Malte, chevaliers Teutoniques etc. voici la première histoire complète des Ordres religieux militaires depuis leur création jusqu'à nos jours. À mille ans de distance, il suffit d'évoquer ou de susurrer les noms des Templiers, des Teutoniques, des Hospitaliers ou des chevaliers de Malte pour qu'aussitôt ressuscitent les croisades en Terre sainte ou vers Kiev; qu'apparaissent d'immenses châteaux forts, sentinelles de la chrétienté. Et les légendes plus ou

moins fantasmées, toujours plus ou moins vivaces se répandent sur d'éventuelles et obscures sociétés secrètes.

La puissance d'évocation que suggèrent ces ordres religieux militaires est donc intacte. Pourtant, l'auteur de ce livre est le seul à proposer une histoire synthétique de ces « moines soldats » de leur apparition jusqu'à nos jours, où ils se consacrent à de considérables activités caritatives, en passant par les vicissitudes de l'époque moderne (XVI^e - XIX^e siècle). Succès jamais démenti depuis sa parution outre-Manche voilà trente-cinq ans, ce livre est publié en français dans une édition revue et actualisée par l'auteur.

Culture équestre en Occident



★★★★☆

Daniel Roche

Fayard, 480 p, 30 €

Après avoir initié des recherches comme l'histoire du vêtement ou la naissance de la consommation, l'auteur s'intéresse au cheval. Cet ouvrage est en fait le premier d'une série de trois consacrée à la « culture équestre ». Cette expression s'avère mieux décrire l'ambition du livre qui dépasse une simple histoire du cheval. Ce premier tome est donc consacré à la présence et à l'utilité du cheval, le second s'attachera « au rôle social et politique dans l'analyse des traditions, de l'économie et de l'éducation sociale » ; le dernier volume traitera des images et représentations. C'est dire

que le propos est large et ambitieux et vise donc à une approche culturelle dans un sens large. Car l'homme ne peut se passer du cheval. Le livre est organisé en 10 chapitres, de la géographie à l'économie, en passant aussi par la façon d'envisager le cheval.

Le constat de départ est l'absence du cheval dans de nombreux livres d'histoire alors que l'auteur s'attache à essayer de montrer combien il a été important. Le livre est ainsi truffé d'informations, de calculs qui servent à mieux estimer et se représenter la place centrale du cheval à l'époque moderne. Il calcule par exemple un rapport de proximité avec les hommes qu'il estime au XIX^e siècle à 8 chevaux pour 100 habitants. L'auteur s'appuie sur l'exemple du réseau des routes de poste qui unifie le territoire selon l'importance de la ville. À chaque fois, le cheval joue un rôle fondamental.

La présence des chevaux amène à légiférer en 1760 comme sous la troisième République. Vers 1830, la conduite à droite est imposée et on expérimente les règles de croisement. Dans le chapitre sur « les chevaux de l'élevage », on s'aperçoit que l'histoire du cheval épouse celle de la nation : le rayonnement d'un pays se conjugue avec le fait de posséder ses propres haras. Souvent l'auteur souligne des domaines qui restent inexplorés comme l'importance du halage. Le rapport de proximité est plus important en ville. Pour nourrir ses chevaux, Paris a besoin de plus de 6 millions de bottes de foin et 11 millions de bottes de paille. Il faut aussi penser à la question de l'eau car un cheval doit boire au minimum 30 litres par jour. Pour les 20 000 chevaux parisiens de 1789, cela représente au bas mot 600 000 litres d'eau par jour ! Parmi les métiers liés au cheval, un chapitre traite spécifiquement des maréchaux-ferrants et restitue leur place centrale dans la France d'alors. Centralité et polyvalence, voilà bien les caractéristiques de ce métier.

Invitant à reconsidérer le cheval dans toutes ses dimensions, l'auteur offre ici un ouvrage véritablement in-

téressant et novateur, où il montre comment l'équidé est considéré. Sans doute ce propos sera-t-il développé dans les prochains volumes. S'appuyant sur le célèbre journal du sire de Gouberville, il montre que ce dernier avait un rapport à multiples dimensions avec ses chevaux : il en élève certains, tandis que d'autres sont juste une source d'énergie. Ainsi entre le XVI^e et le XIX^e, le cheval est un capital vivant que les hommes ont amélioré et adapté à leurs exigences.

Côtes d'Albâtre



★★★★☆

Frédéric Malandain

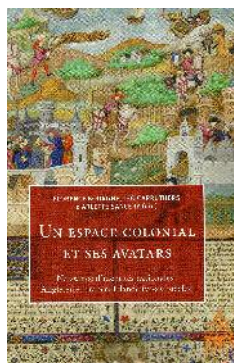
PTC éditions, 100 p, 22 €

La Côte d'Albâtre est constitutive du Pays de Caux (du Havre jusqu'à Dieppe) et du Petit Caux (de Dieppe jusqu'au Tréport) et s'étire sur 120 km, formant un paysage unique au monde. Le terme fait référence à la couleur blanche des hautes falaises crayeuses constituant la majeure partie de ce littoral. Entre les portions de falaises (dont les plus renommées sont celles d'Étretat et les plus hautes celles du Tréport) se sont formées des vallées ou vallées suspendues de petites rivières côtières. Quelques ports s'abritent dans les échancrures les plus importantes : Fécamp, Dieppe, Saint-Valéry-en-Caux, Le Tréport.

Hauts murs verticaux de calcaire s'élevant de 60 à 120 mètres au-dessus du niveau de la mer, les falaises sont par endroits lardées de veines de silex noirs. La mer les attaque et gagne ainsi jusqu'à un mètre par an, rongant le pied des falaises par vagues incessantes : la partie haute finit par céder, ne reposant plus sur rien. Les éléments crayeux se dissolvent dans l'eau, lui donnant une couleur gris bronze laiteux, tandis que la partie dure, les morceaux de silex, sont roulés

et érodés par le remous jusqu'à former des galets aux formes lisses et parfaites. De splendides photos dans un petit ouvrage à l'italienne.

Un espace colonial et ses avatars



★★★★☆

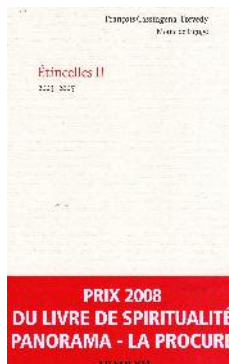
(dir) **Florence Bourgne, Leo Carruthers et Arlette Sancery**

PU de Paris Sorbonne, 320 p, 26 €

Au croisement d'une approche historique, linguistique et littéraire, ce livre porte sur un espace géographique perçu comme colonial puis national, par chacun des trois protagonistes : l'Irlande, l'Angleterre et la France entre le Ve et le XVe siècle. Que l'Irlande ait été « colonisée » par des missionnaires passés par la Gaule et par l'île de Bretagne, que l'Aquitaine comme la Normandie aient été des provinces anglaises, que l'Angleterre ait été considérée comme une colonie normande ou française, tous ces avatars n'ont pu empêcher l'émergence de nations souveraines et d'État. La naissance d'identités nationales s'est accompagnée d'un enrichissement mutuel, comme le montrent les études linguistiques portant sur l'anglais des XIII^e et XIV^e siècles. Loin de s'arrêter au Moyen Âge, la fertilisation croisée des imaginaires se poursuit jusqu'à nos jours, sous la forme d'écrits mais aussi de films reflétant les perceptions modernes de mythes immortels comme celui du roi Arthur. L'immense succès littéraire de Tolkien doit beaucoup aux Plantagenêt (les premiers à récupérer la figure du Roi-chevalier à des

fins « nationales »), tout comme aux récits mythologiques irlandais, preuve supplémentaire du rôle essentiel joué par le monde celtique dans la culture occidentale.

Étincelles II



★★★★☆

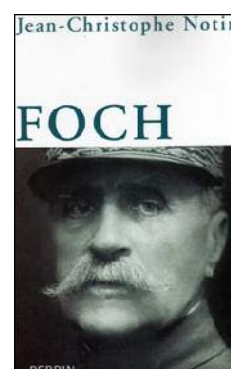
François Cassingena Trevédy

Ad Solem, 250 p, 28 €

Des étincelles sont déjà venues au monde : en voici une nouvelle livrée. Une livrée plus généreuse que la première (t.1 en 2004), parce qu'à tous égards le temps presse. Parce qu'aussi les temps qui sont les nôtres le réclament. Les temps à venir seront certainement des temps d'extrême violence, où il n'y aura plus d'autre langage entre les hommes ni d'autre événement que la violence et où, par conséquent, il faudra nous dresser de toute notre hauteur d'homme. Qui nous roulera la pierre ? (Mc 16,3) demandent, inquiets, les petites gens que nous sommes. Pour rouler la grande pierre de meule qui nous écrase et nous broie, les machines s'avèrent inutiles : un rayon, un grain de sable suffit... même une étincelle. Car en chaque étincelle réside une teneur de subversion qui, pour être infime ou tout à fait inapparente, n'en est pas moins réelle. Face à ces temps, un autre Génie du christianisme est à écrire, mais autrement, il va sans dire. Cette apologie vaut comme avertissement aux païens, mais aussi à l'usage interne des chrétiens eux-mêmes, parfois tellement sujets à une espèce de paupérisme de la pensée, du goût et du style qui n'est pas sans ajouter

quelque violence à ce monde. Qui nous roulera la pierre ? En vérité le Christ seul est capable de rouler la pierre que nous avons aujourd'hui sur le cœur et sur la conscience. Il peut écrire l'aurore au bas de nos pages les plus sombres. *Tu solus Altissimus, Iesu Christe*. Dès lors, tandis que beaucoup proclament que nous touchons à un crépuscule et que nous serions tentés de le croire, tant on veut nous en persuader, il y a tout à parier que nous sommes au point du jour. Oui, la pierre doit être roulée, celle du Tombeau.

Foch



★★★★☆

Jean-Christophe Notin

Perrin, 640 p, 25,5 €

Qui incarne mieux la victoire de 1918 que le maréchal Ferdinand Foch (1851-1929)? Adulé de son vivant, il eut des funérailles nationales comme Victor Hugo avant de devenir, dans la conscience collective, l'égal d'un Turenne voire d'une Jeanne d'Arc. La postérité a sculpté le buste impressionnant d'un général sûr de lui, de ses théories et de son commandement, renversant le cours des batailles auxquelles il prenait part. Avec son souci habituel de la documentation et l'aide de nouvelles archives, françaises ou étrangères, l'auteur a repris l'une après l'autre chacune des étapes de la carrière du maréchal en tentant de démêler le mythe de la réalité.

De ce long et passionnant travail ressort un portrait beaucoup plus balancé. C'est ainsi que les enseignements de Foch à l'École de guerre apparaissent avoir programmé les revers

de 1914 plus que prévu la victoire de 1918. Sa conduite de la bataille, ses échecs durant les trois premières années et le limogeage qui s'ensuivit prennent une autre résonance, tout comme son retour en grâce et sa nomination au commandement suprême en 1918.

Mais isoler ses erreurs permet aussi de mettre en relief sa formidable contribution. Fédérateur, clairvoyant et inspirant, Foch, à lui seul, a semblé porter quatre ans durant l'espoir inextinguible de la victoire. L'auteur analyse également de manière inédite et approfondie l'influence exercée par le maréchal, pendant mais aussi après la conférence de la Paix. La statue de Foch en sort rénovée et se pare enfin de couleurs qui lui rendent sa vraie et grande valeur.

Un brillant avenir



★★★★☆

Catherine Cusset

Gallimard, 374 p, 21 €

L'auteur aime s'ébattre au plus près de la vie. Après avoir décortiqué, dans « la Haine de la famille », la relation mère-fille, elle s'attelle à un autre couple emblématique: une femme et sa bru. Exilée de Roumanie via Israël, Elena, devenue Helen aux États-Unis, ne peut se résoudre à adopter Marie. Que trouve son fils à cette jeune gâtée? Pour la Française, cette belle-mère incapable de jouir d'un bonheur rudement conquis est un mystère. Chacune ressasse sa rancœur, le socle familial vacille mais ne se casse pas.

L'auteur se glisse à merveille dans le carambolage des cultures et des générations. Mais elle sait qu'une per-

sonnalité ne se comprend qu'à l'aune de son parcours. Jonglant allègrement entre les continents et les époques au bras de son héroïne, la voici qui valse avec un Jacob en pleine cour amoureuse ou jaugeant avec tendresse le même homme, quarante ans et une crise cardiaque plus tard. Instants capitaux mais trop souvent intransmissibles, car ils n'ont de sens que pour eux-mêmes. New-yorkaise depuis vingt ans, l'auteur a appris de ses confrères américains comment percer l'intimité des êtres sans s'y noyer, ni perdre de vue le mouvement de l'histoire. L'art est difficile mais c'est ce qui permet d'écrire de très bons romans.

Qu'ai-je donc fait



★★★★☆

Jean d'Ormesson

Robert Laffont, 368 p., 21 €

Lire chaque soir une page de Jean d'Ormesson: dans ce temps de crise, c'est le seul remède. L'effet en est immédiat. On est aussitôt requinqué, tonifié et prêt à chanter avec lui que « la vie est belle » – l'une de ses phrases préférées, mais aussi le titre d'un des plus beaux chapitres de son nouveau livre.

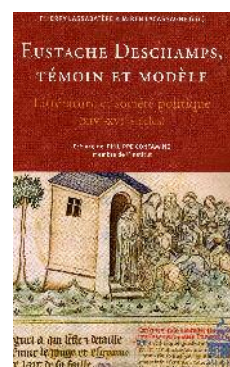
Voici le récit d'une trajectoire: de sa naissance (et même avant, puisque chacun, selon lui, s'inscrit dans la nuit des temps), jusqu'à un âge qui n'a rien entamé – ni l'éclat de ses yeux bleus, ni sa passion de lire et d'écrire, ni son humour. Par étapes essentielles, il retrace son itinéraire, y cherchant le pourquoi, le comment, et même le à quoi bon de sa vie. « J'écris pour y voir un peu clair et pour ne pas mourir de

honte sous les sables de l'oubli. » Sujet grave en somme, sinon sérieux, sujet à étreindre le cœur, à faire monter l'angoisse, mais que l'auteur traite à sa manière: sans se départir de la légèreté de ton et d'allure qui fait sa légende de grand écrivain. Examen de soi par soi, plongée dans les méandres du passé, avec des pans entiers de vie qui se détachent comme les images sur une pellicule dans le bain d'une chambre noire, ce livre rassemble des morceaux vivants, lumineux et chaleureux.

Évocations d'un père exemplaire, d'une mère très aimée, d'une grand-mère pieuse et d'oncles fantasques, ainsi que de silhouettes charmantes, à demi secrètes, et de fidèles compagnons de route – de Montaigne à Toullet, en passant par Racine et Chateaubriand –, tel est sans doute le livre le plus intime de Jean d'Ormesson, et celui qui va le plus loin dans la force des aveux.

L'auteur reste à part: à la fois littéraire et très populaire, classique et non conventionnel, il occupe les devants de la scène tout en gardant son secret.

Eustache Deschamps, Littérature et société politique (XIV-XVIe siècle)



★★★★☆

**Miren Lacassagne
et Thierry Lassabatère**

PU Paris Sorbonne, 288 p, 25 €

Eustache Deschamps (v 1345- v 1405) est de sang noble mais d'origine modeste. Il a reçu une formation intellectuelle en étudiant le droit à l'université d'Orléans grâce au parrainage

de Guillaume de Machaut, chanoine de la cathédrale de Reims. Il se marie entre 1366 et 1373. Trois enfants connus sont nés de cette union. Il commence sa carrière au service de ses seigneurs naturels avant d'entrer au service du roi. En 1375 il est bailli de Valois c'est-à-dire mandataire du Duc Philippe d'Orléans, frère de Jean le Bon. Dans ce milieu politique il fréquente les officiers et conseillers royaux ralliés à Charles V. Sa situation matérielle est moyenne jusqu'en 1389 où il reçoit le poste de bailli de Senlis. Il occupe d'importantes fonctions à la cour de France: messager royal, huissier d'armes de Charles V, écuyer du Dauphin, maître des eaux et forêts à Villers-Cotterêts et général des finances. Il a beaucoup voyagé et a connu tous les grands hommes de son époque, notamment Charles V, Charles VI, Du Guesclin, le duc Louis d'Orléans. C'est pourquoi de son œuvre immense (80.000 vers), les poésies historiques sont les plus intéressantes. Ce sont ses amis, les Marmousets qui ont récupéré ses manuscrits pour les transmettre à la postérité.

Le milieu intellectuel et curial où évolue Eustache Deschamps offre un champ d'investigation renouvelé. Ce livre tente d'en pénétrer le climat, tant littéraire qu'historique, pour souligner encore les liens que l'œuvre de ce poète du prince, « prince de haute éloquence », entretient avec son temps. La cour de Charles VI sert de décor à une enquête tournée vers l'actualité, les rivalités dynastiques et les fidélités politiques, dont on présente une cartographie sous la forme d'une base de données prosopographique. Elle est le cadre spatio-temporel dans lequel le poète, se faisant alternativement acteur et témoin, expérimente des formes comme le dialogue dramatique ou la constitution de petits cycles poétiques, des sujets qui pérennisent la tradition médiévale ou qui renouent avec l'Antiquité et, en cela, renaissent. Car c'est dans la transmission de modèles que Deschamps s'affirme aussi auprès des poètes du XVI^e siècle, tels que Rabelais, Du Bellay ou Herberay des Essarts.

La véritable aventure des Scouts d'Europe



★★★★☆

Jean Luc Angélis

Presse de la Renais., 360 p, 20 €

Fruit de recherches approfondies dans les archives du mouvement et d'une enquête historique inédite, cet ouvrage bouleverse nombre d'idées reçues sur les Guides et Scouts d'Europe, et ouvre des perspectives inattendues. Forts de plus de 50 000 membres, les Guides et Scouts d'Europe, fondés en 1958, occupent une place incontournable dans le scoutisme en France et en Europe. Pourtant, une mauvaise réputation brouille leur image et cache une action très diversifiée. Leurs origines et leur histoire démentent toute accusation d'extrémisme et d'intégrisme. Nés avant les grands bouleversements pédagogiques des Scouts de France, ils tentent de maintenir la forme originale et les intuitions du scoutisme de Baden-Powell, des Pères Sevin et Cornette. Résolument européens dès leur fondation, ils sont d'ardents artisans d'une Europe des valeurs rêvée par Schuman et Adenauer. Ils relancent des pèlerinages, rouvrent les chemins menant à Saint-Jacques-de-Compostelle, inventent une fraternité nouvelle en traversant l'Europe pour acheminer vivres et vêtements en Europe de l'Est, soutiennent les grands rassemblements de jeunesse (JMJ) initiés par Jean-Paul II. Après la chute du mur de Berlin, les scoutismes des pays de l'Est font appel à eux pour relancer la pédagogie scout. Durant les années 90, l'aventure gagne l'Europe centrale et orien-

tale, jusqu'à la Russie. Fondé sur un travail historique et d'enquête très sérieux, il met sur le devant de la scène l'objectivité des faits, des écrits fondateurs jusqu'à nos jours. Une grande lacune vient d'être comblée par ce livre fondamental.

La guerre dans tous ses états



★★★★☆

Jean-Noël Jeanneney

Nouveau monde, 490 p, 24 €

La guerre est liée à l'homme. Il est donc normal qu'il cherche à comprendre ce phénomène. Les entretiens regroupés dans cet ouvrage, pour mieux comprendre le conflit sont issus des émissions « Concordance des temps » diffusés sur France Culture. À partir de l'Antiquité et jusqu'à nos jours un faisceau d'éclairages multiples permet de mettre en lumière les comportements, les psychologies, les stratégies des hommes dans la guerre, au long des siècles. Ici comme ailleurs, les rapprochements avec la diversité des précédents permettent de mettre en perspective ces conflits de toute nature qui font rage dans le monde. Leur déclenchement, les formes qu'ils prennent, les sentiments qu'ils exaltent, les instincts qu'ils débrident, comme aussi la trace qu'ils laissent après eux, lorsqu'il s'agit de déchirements civils, dans des pays qui doivent trouver le moyen de vivre quand même, entre la vengeance, le pardon et l'oubli: car, bien sûr, parler de la guerre c'est aussi parler de la paix, de sa construction, de ses hypocrisies et de ses fragilités.